Document généré le 14 juil. 2025 17:26

Études d'histoire religieuse

Rosa Bruno-Jofré, *The Missionary Oblate Sisters. Vision and Mission*. Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005, 220 p. 30 $

Denise Robillard

Volume 74, 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1006499ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1006499ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)
1920-6267 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Robillard, D. (2008). Compte rendu de [Rosa Bruno-Jofré, *The Missionary Oblate Sisters. Vision and Mission*. Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005, 220 p. 30 $]. *Études d'histoire religieuse*, *74*, 143–145. https://doi.org/10.7202/1006499ar

Tous droits réservés © Les Éditions Historia Ecclesiæ Catholicæ Canadensis Inc., 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

l'on considère qu'il peut exister de telles choses que le pouvoir spirituel, que la vocation, que la gloire de Dieu, que le sacrifice, alors la question du sexe social de l'acteur historique qui exerce une fraction de l'autorité dans l'univers dévalorisé du sensible devient me semble-t-il presque secondaire. À moins qu'il ne s'agisse de dévoiler comment, dans le discours même qui cherche un au-delà du visible, dans les pratiques mêmes qui cherchent à le dépasser, s'inventent les paramètres de son organisation. Une tentation à laquelle Colleen Gray ne succombe pas.

Ollivier Hubert
Université de Montréal et CIEQ

Rosa Bruno-Jofré, *The Missionary Oblate Sisters. Vision and Mission.* Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005, 220 p. 30 $

Deux textes préliminaires, un avant-propos de Dora Tétreault, m.o., et une introduction de Rosa Bruno-Jofré, permettent d'entrer de plain-pied dans la problématique délicate dans laquelle s'insère une historienne lorsqu'elle s'intéresse à l'histoire d'une communauté religieuse, sans se douter de la résistance qu'allait rencontrer son projet. Il s'agissait, en vue du renouveau de la communauté à la lumière des acquis de Vatican II, de relire les documents fondateurs de la Congrégation des Sœurs Missionnaires Oblates, de les décaper de leur vernis hagiographique, de décrypter le langage de la piété, de redonner leur place aux voix dissidentes, pour laisser émerger la réalité historique de la vie de ces enseignantes. Le projet lancé en 1993 était tellement limpide, qu'il s'est heurté à de fortes réticences de la part de plusieurs membres du conseil général de la communauté et n'a pu être repris avec succès qu'une décennie plus tard.

Suite au règlement Laurier-Greenway de 1896, qui privait de subventions les écoles séparées catholiques, cette communauté française avait été fondée au tournant du XXe siècle par Mgr Adélard Langevin, archevêque de Saint-Boniface, pour enseigner dans les écoles catholiques. Alors qu'il redoutait que les enseignantes ne soient rappelées dans leurs communautés d'origine, il s'agissait d'un acte de protestation contre l'anglicisation croissante des écoles publiques du Manitoba. Le recrutement s'est fait chez les Franco-manitobaines et chez les Québécoises, avec l'apport de quelques Américaines.

Le maître d'œuvre, Mgr Langevin, a réussi à contraindre Ida Lafricain, compagne de Délia Tétreault, qui devait fonder les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, à quitter l'École apostolique à laquelle elle s'était vouée à Montréal, pour prendre le chemin de Saint-Boniface. D'autorité, Langevin lui impose le nom de sœur Saint-Viateur, – le nom

de la communauté d'appartenance de son directeur spirituel, chargé de la convaincre que telle était la volonté de Dieu – la nomme, en 1905, directrice du conseil de la nouvelle communauté, en rédige les Constitutions (1906), prescrivant l'esprit de foi, la patience, l'humilité et la charité, à exercer au profit des œuvres des Missionnaires oblats. Il initie les sœurs à la vie consacrée, et exerce son contrôle sur tout.

La période d'essai (1902-1905) fait l'objet du premier chapitre, et le deuxième décrit le processus d'institutionnalisation de la communauté (1906-1915) sous la gouverne de Langevin. Après la mort de ce dernier en 1915, l'abbé Henri Bernard, ami et correspondant de Langevin à Montréal, installé à Saint-Boniface en 1904, devient le conseiller de mère Saint-Viateur et le bienfaiteur de la communauté. Il partageait avec Langevin la vision ultramontaine de l'Église, des deux peuples fondateurs du Canada et du nationalisme canadien-français, mais il se montre très sensible aux vues et aux désirs des sœurs. Il facilite les efforts de recrutement de la supérieure et appuie sa vision du travail missionnaire, inspiratrice des fondations faites au Québec et au Manitoba.

Les deux chapitres suivants couvrent une période de crise, les chapitres de 1927 et de 1929. Louis Péalapra, o.m.i., chapelain et confesseur des sœurs, amorce le processus d'adaptation des Constitutions au nouveau code de droit canonique de 1917. Selon l'esprit de Langevin, mère Saint-Viateur poursuit le processus d'institutionnalisation exigeant l'uniformité, l'observance des règles et l'appui aux Oblats, mais elle impose ses propres priorités en vue de maintenir le Québec comme point de référence. Au cours de cette période, l'influence morale, celle de l'américaine Albina Laberge (sœur Louis de France), se fait sentir. Diplômée des écoles publiques américaines et d'esprit libéral, elle est plus soucieuse de la culture et de l'éducation des sœurs que de l'observance de la règle, et celles-ci la considèrent comme « le sauveur de la communauté ».

La révision des Constitutions faite de 1924 à 1927 avec le concours du conseil général opère un virage dans la vision et la mission, et la congrégation devient plus dépendante des Oblats. La fonction éducative est réduite à un moyen de soutenir la mission des Oblats auprès des pauvres. L'amour de l'Église et le respect du prêtre prennent la première place parmi les vertus recommandées par les Constitutions approuvées en 1931, que les sœurs acceptent sans en voir les conséquences. En 1927, le chapitre général avait procédé pour la première fois à l'élection de la supérieure générale, la Franco-manitobaine Alma Laurendeau (sœur Marie-Joseph). Retiré de sa fonction de chapelain en 1926, le père Péalapra avait continué à commenter les constitutions. Des commentaires imprégnés de jansénisme, où l'obéissance impose le déni de soi et le renoncement à sa volonté et où la notion d'autorité venue de Dieu occupe une place centrale dans la vie religieuse.

Au cours des années 1920, une crise de leadership permet de redéfinir le profil de la congrégation, en tenant compte du développement social et politique de la province, ainsi que de l'influence libératrice de sœur Louis de France, qui ne se révélera fécond que beaucoup plus tard, dans la mouvance du concile Vatican II (1962-1965). Le long chapitre V, « Experiencing Apostolic Life » retrace les expériences de vie apostolique vécues pendant ce temps par les sœurs, au Manitoba, au Québec, en Saskatchewan, en Ontario, dans les écoles tenues par les Oblats pour les enfants indiens.

Dans le chapitre suivant, Rosa Bruno-Jofré établit le lien entre la mémoire officielle véhiculée par le mythe fondateur et les mémoires non officielles qui n'avaient pas été retenues et dont elle fait une relecture en fonction d'une vision renouvelée de la mission de la congrégation. C'est dans le cadre de Vatican II qu'ont été fixés les nouveaux paramètres de la vie religieuse. Au cours des décennies 1970 à 1990, les sœurs se sont employées à réévaluer leur mythe fondateur et à y réintégrer les éléments valables pour en dégager le sens et vérifier la pertinence de leur vie spirituelle pour les temps présents. Un travail laborieux, exigeant de chacune une bonne dose de courage pour remettre en question les traditions périmées, qui s'est finalement révélé libérateur : « la vérité vous rendra libres » ! Comme quoi l'histoire peut être un outil efficace de libération et de progrès.

Denise Robillard
Montréal

Anne-Marie Sicotte, *Femmes de lumière. Les religieuses québécoises avant la Révolution tranquille.* Montréal, Fides, 2007, 191 p. 30 $

Sous un fort joli titre, Anne-Marie Sicotte nous propose « un pèlerinage visuel » à travers un corpus photographique de plus de deux cents photos, issues d'une dizaine de fonds d'archives de congrégations religieuses féminines catholiques. Elle désire, dans ce livre, « rendre hommage à toutes ces femmes dévouées et courageuses dont l'importance sociale a été niée pendant la nécessaire laïcisation de la société québécoise » (p. 13), ce qui, à l'heure où l'on questionne la place du religieux dans l'espace public québécois, n'est pas sans témoigner d'un certain sens de la provocation. Néanmoins, n'allons pas croire qu'il s'agisse ici d'un pamphlet. L'ouvrage de madame Sicotte convie un public friand de photos anciennes à « soulever un coin du voile » afin d'évacuer certains lieux communs et de mesurer plus justement la contribution de ces femmes à l'essor de la société.

L'auteure a scindé son livre en deux grandes parties. La première section, intitulée *Passion et renoncement,* subdivisée en sept chapitres, plonge « dans la vie quotidienne des religieuses » (p. 17). La section débute par « l'appel », c'est-